

PASSAGE DU NORD-EST.

Yokohama (Japon), 4 septembre 1879.

Les échantillons du Vega, faisant partie de l'expédition Nordenskjöld, ont été reçus par moi, au port, ayant heureusement accompli le passage du nord-est. La saignée de la mer à bord est excellente. Le capitaine Nordenskjöld dit que vers la fin de février il a envoyé une lettre du quartier d'hiver du Vega au docteur Dickson, de Göttembourg, mais qu'il ignore s'il l'a reçue. Il ajoute : « Nous sommes partis de Göttembourg le 4 juillet 1878, et quatre jours de navigation nous ont menés à Tromsø, port le plus septentrional de l'île du même nom, où nous avons complété notre équipement de fourrures et autres articles nécessaires dans les latitudes élevées. Là nous avons été rejoints par notre autre steamer, le Lena. Le 25 juillet les deux navires sont partis de Tromsø, et le 5 août ils ont traversé le détroit Tugor, au sud de la Nouvelle-Zélande. Nous n'avons pas vu une parcelle de glace entre l'île Veik et le continent. La mer était, redoutée de tous les navigateurs dans les régions arctiques, était également libre de glaces, et le 6 août nous avons jeté l'ancre à Port-Dickson, près de l'embouchure de l'énorme. Après un repos de trois jours, les deux steamers de notre expédition ont gouverné au nord-est, vers la terre redoutée de Taimur et le cap Nord. La glace nous ayant arrêtés, nous avons été forcés de rester quatre jours à Tadjour. Le 19 août, nous sommes arrivés à Tadyekin, point septentrional extrême de l'Asie, où nous avons pris un court repos. Le Vega a suivi la côte de la péninsule, trouvant très peu de glace, et est allé à l'embouchure de la rivière Lena le 26 août. Au nord-est nous avons vu les îles de la Nouvelle-Sibirie, mais sans pouvoir les explorer, à cause de la masse de glace qui borde leurs plages. L'embouchure de la rivière Kolyva, par 69° 30' de latitude et 161° 30' de longitude, estuaire d'une grande largeur, se trouvait libre, et nous nous sommes hâtés d'avancer autant que possible vers l'est. Mais les difficultés de la route ont commencé, pour s'accroître de jour en jour. Nous avons été beaucoup retardés par les glaces entre le cap Cook et Van Karem. Le 27 septembre nous avons traversé avec une facilité relative la baie de Kolitsch, mais le 28 nous nous sommes trouvés emprisonnés près d'un embâlement de glace, à l'embouchure de la rivière nord et 177° 25' de longitude ouest. Nous avons hiverné sur la glace en ce point, à un mille de terre. La santé et le moral de toute la compagnie du navire sont restés excellents. Nous n'avons pas eu un seul cas de scorbut. Pendant le jour le plus court, le soleil s'est montré moins de trois heures au-dessus de l'horizon, et son limbe supérieur était sans visibilité. Nous avons fait de nombreuses observations scientifiques et ethnographiques. Les divers villages voisins ont une population de 4,000 habitants qui vivent de pêche et de chasse aux phoques. On les appelle Telukitch, et ils sont très-complaisants pour les explorateurs. Ils nous ont approvisionnés de chair d'ours et de renne. Le froid était intense, la température moyenne étant de 36 degrés centigrades au-dessous de zéro. »

Le navigateur remarque une similitude complète entre les usages des Tschutchtsches et des Groënlandais. Ils ne font aucun cas de l'argent monnayé. Un pain de savon a plus de prix à leurs yeux que 25 roubles. Ils tontent de la laine et du cuir, et ils ont même une pibée d'or ou d'argent, à moins qu'elle ne soit perdue et puisse servir de pendeloque. Ils raffolent des aiguilles à coudre et à repasser, des couteaux, des outils, des joujoux de laine et de coton aux couleurs voyantes et du tabac. A ces objets, Nordenskjöld conseille de joindre l'eau-de-vie, et il n'avait pas de provision, mais dont les indigènes sont très-friands.

Ils sont habitués dès l'enfance au commerce et se montrent très-marchands habiles. Une des îles du détroit de Behring est un centre très-actif du commerce des fourrures, et dans les marchés de l'Amérique septentrionale on paie souvent d'une feuille de tabac une belle peau de castor.

Le tabac est chez eux en grande estime. Tous les hommes, et aussi les femmes quand on les y autorise, font usage de petites pipes qu'ils portent toujours sur eux aussi que le briquet et la baguette. A défaut de tabac, ils emploient un succédané dont Nordenskjöld a pris divers échantillons. Ils placent derrière l'oreille, pour le faire sécher, leur tabac à fumer. Ils connaissent aussi l'usage de chiquer. Ils ne font pas usage du sel, mais ils aiment beaucoup le sucre. Ils n'apprécient le café que très-succré et boivent volontiers du thé.

Plusieurs indigènes portent au cou des amulettes qu'ils ne veulent pas céder aux navigateurs. Un, notamment, possédait une croix grecque dont il ne semblait pas connaître l'usage.

Les hommes s'habillent de peaux de renne comme les Lapons. En cas de pluie et de neige, ils mettent un surtout en boyaux. Dans les cérémonies, ils mettent un bonnet orné de verroteries. En septembre, au moment où dérivait Nordenskjöld, la plupart allaient nu-tête, mais ils revêtent un couvre-chef en cuir quand on s'attache sous le menton et finit aux épaules sous la poitrine. Quant aux chaussures, ce sont des mocassins à semelle en peau de morse ou d'ours.

Le costume des femmes est analogue à celui des hommes. Mais dans l'intérieur de la tente, elles ne gardent que une seule ceinture qui rappelle les usages primitifs de ce peuple aux époques où il habitait sous un ciel plus clément. Leur chevelure est longue et nattée. Les hommes, au contraire, portent les cheveux ras ou très-courts, sauf ceux de devant qui les ramènent sur le front. Cette coiffure était en usage, il y a quelques années, chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Presque tous portent des bottes en cuir et une pelote, et leur visage est souvent orné d'une croix peinte de blanc et verte en rouge ou en noir sur les pommettes. Quant aux femmes, elles sont presque toujours tatouées.

Le cap Nord est occupé par un campement. Nordenskjöld y a découvert les ruines d'une ville habitée jadis par un peuple que les Tschutchtsches disent en avoir chassé. Les fouilles faites par le lieutenant Norgaist et le docteur Almqvist ont abouti à la découverte de pierres, d'ossements de baleine, de charpentes paraissant provenir d'arbres d'Amérique. On a trouvé aussi des habitations dont la plupart étaient reliées par des couloirs, comme celles des Indiens Indigènes de la baie de Norton.

Un sommet d'une montagne haute de quatre cents pieds, Nordenskjöld put embrasser une grande étendue de la mer polaire. Elle était alors couverte de glaces flottantes qui laissaient le long de la côte une ligne interrompue en plusieurs endroits par des îlots fort dangereux.

Le navigateur continue ainsi :

« Au printemps le gibier était abondant, et de grandes quantités d'oiseaux ont été prises. Les glaces nous ont retenus 364 jours en ce point. Nous en avons été défaits le 18 juillet, et le 30 nous sommes passés du cap Est dans le détroit de Behring. Telle est l'histoire de notre voyage. »

« La plénitude atteint l'objet pour lequel l'expédition a été organisée par le docteur Dickson : à savoir : une preuve pratique de l'existence d'un passage par le nord-est. Nous avons suivi ensuite la côte asiatique, et traversé la baie du Saint-Laurent jusqu'à Port Clarence, Alaska. De là nous avons passé au fond de la mer, nous avons rencontré de nombreux spécimens de la faune et de la flore. Nous avons calculé et relevé la location, la largeur, la vitesse et le volume approximatif des courants polaires de l'Arctique et du Pacifique. Après avoir touché à l'île Saint-Laurent, nous avons visité l'île Behring, où nous avons reçu les premières nouvelles d'Europe par l'agent-résident de la compagnie américaine Alaska. Il y a sur l'île Behring une immense variété de fossiles. Nous y avons découvert un nouvel animal marin, que nous avons appelé *Rhyton Stenart*. Le Vega est parti de cette île le 19 août, et nous avons eu un voyage agréable jusqu'au 31, jour où nous avons essayé une forte tempête, accompagnée de débris. Pendant la tourmente, la foudre a frappé et fracassé le grand mat du bust, blessant légèrement plusieurs hommes. Nous sommes arrivés en vue de Yokohama le 2 septembre, à 8 heures et demie du soir. Il n'y a pas eu de débris pendant le voyage. »

« Le Vega est le premier navire qui ait effectué ce passage ; et il croit qu'il n'y a pas un peu plus d'expérience de la navigation vers les mers du Nord, le voyage d'Europe en Asie par le détroit de Behring pourra se faire avec certitude et sûreté. Du Japon à l'embouchure de la rivière Lena il n'y a pas de difficultés pour de bons marins dans la saison convenable. La rivière Lena communique avec le centre de la Sibirie, et un commerce important pourra facilement se développer. Le Vega restera quinze jours à Yokohama. »

L'équipage du steamer suédois Nordenskjöld, qui avait été envoyé à l'aide de la Vega et qui s'est perdu au large de Yesso le 5 août, est arrivé sain et sauf dans un port du nord du Japon.

FAITS DIVERS.

Le Journal officiel publie un rapport adressé par M. le Ministre des travaux publics au Président de la République, et un décret conforme instituant une commission supérieure pour l'étude des questions relatives à la mise en communication, par voie ferrée, de l'Algérie et du Sénégal avec l'Algérie et le Sénégal. Les membres de cette commission. L'introduction du commerce européen et, par suite, de la civilisation dans l'intérieur de l'Afrique est un des grands problèmes de notre temps. Des populations de race noire occupant par centaines de millions des contrées fertiles, ces terres restées jusqu'à présent inhabitées isolées de l'Europe et à l'état barbare, quelques-unes même ayant fait de l'anthropologie une institution. La commission nommée devra examiner s'il est possible de construire et de défendre contre les hommes et les éléments du chemin de fer saharien ; elle aura à en calculer les dépenses de construction, de construction, de matériel, et à en dresser les recettes probables ; enfin elle devra en déterminer le tracé général. On sait que le voyageur allemand Rohlf, l'homme qui, avec M. Duveyrier, connaît le mieux la région de l'extrême Sud depuis le Maroc jusqu'à la Tripolitaine, a dressé un plan qui fait partir ce chemin de fer de Tripoli de Barbarie, un projet français ne pourra prendre pour point de départ que l'Algérie, comme l'a fait, dans un mémoire bien connu, M. l'ingénieur en chef Duponchel. Dans une conférence qu'il vient de faire à Rouen, M. de Lesseps a chaleureusement approuvé le rapport du Ministre des travaux publics relatif à la création du chemin de fer trans-saharien. Il espère qu'un jour les lignes ferrées relieront nos colonies à la métropole, les possessions algériennes, et que nous aurons enfin une Afrique française. Certes, il y avait peu de rapport entre l'isthme de Panama et le chemin de fer trans-saharien ; mais avec sa sagacité habituelle, l'illustre conférencier devine ce que sera l'Afrique dans l'avenir, et comme il veut avant tout la grandeur et la prospérité de son pays, en sent qu'il tient à nous rendre déjà sympathiques à une œuvre pour laquelle il éprouve, on le sent, un entraînement réfléchi et patriotique.

Dans une communication faite dernièrement à la Société de géographie de Paris, M. le baron de Watteville, directeur honoraire des lettres et des sciences au ministère de l'instruction publique, a exposé une sorte de distribution géographique des personnages célèbres de la France. D'après ce travail, le Nord, et particulièrement le bassin de la Seine, brille par ses noms, bien que ce soit là que attribue plutôt le sentiment poétique au Midi, pays des troubadours. C'est le Nord, en effet, qui a vu naître Matheron, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Voltaire, Béranger, Musset, Delavigne. Au Nord appartient également le goût des sciences (Lavoisier, Berthollet, Dumas, Darcourt, etc.), de la physique (Poussin, Laplace, Desargues, Desobry, Verdet, Delarochette, etc.). Dans le Nord-Est, c'est l'art de la guerre qui semble dominer, et une foule de généraux fameux sont sortis de l'Alsace et de la Lorraine. Le bassin du Rhône a pour lui les orateurs : Bossuet, Fleischer, Massillon, Ravaillac, Guizot, Berryer, Thiers, etc. La philosophie et le droit ont leur centre : Pascal, Descartes, Agassiz, Linné, l'Hopital, Pothier, Dupin, etc. Les financiers appartiennent surtout au bassin de la Gironde et au voisinage des Pyrénées. On compte aussi dans cette région beaucoup d'hommes politiques.

— Le conseil municipal de Paris avait chargé une commission de faire un rapport sur un projet d'établissement, au cimetière du Père-Lachaise, d'un appareil pour la crémation des corps. Cette commission vient de déposer son rapport ; les conclusions en sont favorables au projet. Voici le résumé de la délibération que la commission propose au conseil d'adopter :

« Art. 1^{er}. — Il sera établi, au cimetière du Père-Lachaise, un appareil à crémation d'après le système Siemens et un columbarium.

« Art. 2. — La crémation sera mise à la disposition de toutes les familles qui en feront la demande, moyennant les rétributions à fixer par un tarif. Les urnes contenant les cendres resteront en dépôt au cimetière. »

« L'histoire de quelques-unes des plus grandes fortunes du Nouveau Monde, la plus récente du baron Lionel de Rothschild a été, par les soins d'un homme d'Etat, l'occasion de donner à la France la plus belle leçon de défiance, entre autres, à l'égard des fortunes étrangères, que l'on ne peut pas nier d'être assurément; mais on connaît en Amérique des fortunes bien autrement importantes. Le comte John, de Kennedy, possède des mines d'argent qui lui rapportent 40 millions par an, sans compter une foule de petites affaires qui lui procurent des bénéfices sous le nom de mines. La création d'un village M. Jones appelle cela son argent minier. Un autre, richissime, personnage est l'irlandais Hickey, parti sans le sou de son pays à 14 ans, et qui, par la suite, a pu se retirer de ses affaires de mines avec un revenu annuel de 75 millions! Mais la plus grande maison de commerce du monde, c'est celle qui, pour raison sociale, a « Flood, O'Brien, Markey et Fair ». Ces quatre négociants possèdent des mines qui leur rapportent 150 millions par an. Ils ont ensuite une maison de banque, créée au capital de 40 millions, et conservent dans leur coffre-fort des obligations des États-Unis pour une somme de 100 millions. En somme, tous leurs revenus, totalisés à la fin de l'année commerciale, se chiffrent par la somme ronde de 500 millions!

— Il a été déjà question d'une nouvelle coiffure destinée à remplacer incessamment le shako d'infanterie. La Patrie confirme qu'il s'agit bel et bien d'un casque à la mode prussienne, et ajoute que l'essai en a été commencé dans le régiment de cavalerie, où, dans le casque, on a mis un petit casque, coquet et léger, qui rappelle à la fois le casque anglais et le casque prussien. Il est en cuir, recouvert d'étoffe semblable au daim, et se termine, devant et derrière, par une visière en forme de croissant. Au sommet se trouve une boule en cuir; sur le devant, un cor de chasse en cuir découpé se détache sur le cuir, au-dessus du cor de chasse, la cavalerie allemande, au lieu de laquelle est fixé un bouton de métal; derrière, une bande de cuir verni sert de la boule. La jougulaire ou gornetto à mailles, la même que celle des shakos actuels de la cavalerie, prenant naissance au sommet du casque (à droite de la boule) et s'étendant obliquement jusque sur le devant de la visière pour aller rejoindre le côté gauche, complète l'armement.

— On vient de faire une application fort ingénieuse de l'électricité à la navigation. Un Anglais, M. Henry Severn, a réussi à établir une boussole par laquelle le capitaine est averti au moyen d'une sonnette dès que le bâtiment cesse de suivre la route prescrite. Cette sonnette est mise en mouvement d'une machine automatique. Tout l'appareil est renfermé dans une petite boîte facile à transporter, et qui, réglée généralement, doit être placée dans la chambre de capitaine. Toute déviation à tribord ou à bâbord met la sonnette en action. En supposant qu'en quittant le port le capitaine ait donné l'ordre de suivre une direction, il place l'aiguille de l'instrument à un certain angle, et, en cas de déviation, comme aujourd'hui, à veiller constamment sur la boussole pour savoir si ses ordres sont suivis, il s'en remet à l'instrument qui lui informe par son silence, ou, en cas contraire, l'avertit par son tintement. L'instrument ne cesse alors de résonner que quand le bâtiment a repris la marche prescrite. Le capitaine, au moyen de cet instrument, s'épargne beaucoup de perplexités, par jour. Mais ce n'est pas tout; dans ce même laps de temps de quatre-vingt-dix heures, il y a eu 1,409 cas de blessures graves et 7,013 cas de blessures légères. Quant aux attentats contre la propriété, le chiffre des actes de brigandage commis avec violence s'est élevé, dans les cinq premiers mois de cette année, à 567, et celui des vols à 14,825.

— Dans sa séance du 28 avril, l'Académie des sciences a entendu une communication extrêmement intéressante de M. Jamin sur un nouveau procédé d'éclairage à la lumière électrique qui présente des avantages notables sur la bougie linoléum. L'appareil décrit par M. Jamin est d'une simplicité élémentaire, et fournit quatre fois plus de lumière. En outre, la lumière est d'une blancheur éclatante, et peut brûler pendant seize heures sans interruption.

— Le kilomètre étalon, pour la commission internationale des poids et mesures, vient d'être achevé à Paris par M. Bunge, de Hambourg, qui y a travaillé pendant huit mois. Il est d'une délicatesse si grande, que la personne s'en servant ne doit pas en approcher d'environ plus de deux mètres, car le chaleur causée de son corps en affecterait la justesse d'une façon perceptible.

UNE MERVEILLE DU CONTE.

On s'arrêterait désormais les progrès de la science? Voici, si l'on en croit un article du *Brisbane Courier*, Australie, reproduit par le *Times*, une nouvelle découverte qui, au moyen d'une antélie indéfiniment prolongée et de la congélation, résoudrait le problème du transport des animaux de boucherie « vivants » d'un continent à l'autre. Voici le récit de cette découverte, telle que le *Courier de Brisbane* nous la donne sans exprimer son opinion, et telle qu'il la reque, dit-il, de son correspondant :

Les voyageurs qui connaissent la rade de Sydney se rappelleront, de l'autre du récit, le Middle Island, qui, par une série de failles formant une chaîne de plus de vingt miles, pénètre dans l'intérieur des terres. Sur les bords d'un de ces bassins entourés de promontoires escarpés qui s'élèvent presque perpendiculairement au-dessus des eaux, deux bâtiments bas, en briques, ont été construits sur un étroit terrain dont la végétation est verdoyante et qui descend jusqu'à la plage.

C'est dans cette retraite que, sans aucune publicité, se poursuivent des expériences dont le succès doit avoir sur l'avenir de l'Australie plus d'influence qu'aucun des projets qui ont jamais été formés. Les deux personnes qui les ont entreprises sont M. Rotura, botaniste naturel de l'Amérique du Sud, et M. James Grant, qui s'est longtemps occupé de l'étude et de l'application des moyens réfrigérants; la chambre réfrigérante de Melbourne est connue, ainsi que les nombreuses expériences qu'il a faites.

Il paraît qu'il y a cinq mois M. Rotura s'adressa à M. Grant pour lui demander son concours relativement à un mode de transportation de bestiaux vivants en Europe. M. Rotura lui dit qu'il avait découvert dans l'Amérique du Sud un poisson végétal qui avait le pouvoir de suspendre la vie, et que la syncope produite par ce moyen durerait jusqu'à ce qu'une autre essence végétale fit reprendre au sang sa circulation et au cœur ses fonctions. La suspension de la vie est tellement complète que M. Rotura a reconnu, dans des climats chauds, deux signes de la décomposition au sein des membres après une semaine de cette mort apparente; aussi a-t-il imaginé que si le corps, dans cet état inertiel, était placé dans une température suffisamment basse pour arrêter la décomposition, on pourrait prolonger la syncope pendant des mois et peut-être même pendant des années. Mais il avoua l'incertitude sur l'étendue de l'expérience de la préservation des tissus au moyen du froid, et qu'il ne pouvait se prononcer sur les effets que ce procédé pourrait exorcer quand il s'agirait de rappeler à la vie l'animal opéré.

Il ne quitta pas M. Grant sans avoir transformé les doutes que celui-ci avait d'abord conçus en une préoccupation curieuse. Mais l'expérience sur son propre chien. En conséquence, M. Rotura injecta deux gouttes de son liquide moles à un peu de glycérine, par une petite piqure à l'oreille de l'animal, qui en trois ou quatre minutes tomba dans un état de parfaite rigidité, avec les jambes tendues en arrière, les yeux largement ouverts, les pupilles très dilatées, et des symptômes tout fait analogues à ceux de l'empoisonnement par la strychnine, avec cette différence qu'il n'y avait eu ni convulsions ni douleur.

M. Rotura souleva l'animal qu'il plaça sur le rayon d'un meuble en demandant à M. Grant de le laisser dans cet état jusqu'au lendemain à dix heures, promettant qu'il avait promis, si l'animal qu'il présentait toutes les apparences de la mort. M. Grant, pendant toute la journée et la nuit suivante, fort inquiet du sort de son chien, le visitait continuellement; la vie était absolument suspendue; il n'y avait aucun mouvement du poulx et le cœur ne donnait aucun signe d'activité. Il put conclure qu'il sera possible de raporter à la vie la température du corps s'abaissa graduellement pendant les premières heures à 25 degrés Fahrenheit (15 degrés cent), au-dessous de la température normale du sang. Le lendemain matin le corps était assez froid que dans les cas de mort naturelle.

À dix heures, M. Rotura vint comme il l'avait promis, fit apporter un bassin d'eau chaude et y plaça la tête du chien. Aux objections de M. Grant, M. Rotura répondit que, comme la vie devait rester suspendue jusqu'à ce que l'antidote fut administré, il ne pouvait pas s'introduire une seule goutte d'eau dans les poumons, et que l'immersion du corps n'avait pas d'autre but que de ramener le sang à sa température normale.

Après un bain de vingt minutes, le corps fut retiré et un autre liquide fut injecté par une piqure dans le cou. M. Grant se réjouit que la résurrection de l'animal à été la chose la plus merveilleuse qu'il ait jamais vue. Le retour de la vie se manifesta d'abord par les yeux, puis, après cinq minutes et demie, le chien respira et la rigidité des membres cessa; quelques minutes après il commença à remuer la queue, à se soulever lentement, à étendre ses membres, et il se mit à marcher comme s'il ne lui était rien arrivé. À partir de ce moment, M. Grant déclara convaincu que la découverte de M. Rotura pouvait conduire aux résultats les plus extraordinaires et il lui promit tout son concours.

La première expérience que l'on fit ensuite eut pour but de vérifier les effets du froid sur un corps dans cet état de syncope. Les deux premières éprouves ne furent pas favorables. Un chien fut placé dans la chambre réfrigérante pendant dix heures, et quand la vie eut été suspendue en lui par le procédé Rotura; l'animal put revivre assez pour respirer une fois, mais l'énergie vitale paraissait trop épuisée pour une résurrection complète et l'animal mourut. Deux animaux, un chien et un chat, moururent ensuite de la même manière.

Dans l'intervalle on avait demandé les conseils du docteur Barker, qui fut d'avis de faciliter artificiellement la respiration comme on le fait pour les noyés, par la compression et l'expansion successives des poumons. Le docteur Barker était d'avis que, comme dans chacun des cas le cœur recommençait à battre, c'était le manque de force vitale suffisante pour remonter les poumons en état de fonctionner qui causait la mort. Le résultat montra que son opinion était parfaitement exacte. Un certain nombre d'animaux soumis à la mort artificielle furent tenus dans la chambre réfrigérante de une à cinq semaines, et l'on a reconnu que quoique le choc causé par cette application du froid fut très-grand, son intensité n'augmentait pas cependant, par sa durée.

L'autour du récit raconte qu'il a été lui-même admis dans la chambre réfrigérante de M. Grant; c'est une chambre complètement obscure du huit pieds de large sur 10 de long; il y a vu 14 moutons, 3 agneaux et 3 porcs, couchés sur le côté l'un sur l'autre, qui émettent « vuvu » depuis dix-neuf jours et qui devaient y rester encore trois mois. M. Rotura prit un des agneaux et l'emporta dans un autre bâtiment où se trouvaient des réservoirs d'eau chaude; il y plongea l'agneau qui avait toutes les apparences de la mort et qui était rigide comme une pierre; la seule différence que l'on put reconnaître entre son état et la mort était la persistance de la vie; les yeux, qui conservaient leur transparence brillante. Cet état de l'animal était même augmenté par la dilatation de la pupille et donnait à l'animal une apparence singulièrement sinistre.

L'agneau, peu doucement dans le bain chaud, y resta environ 23 minutes; on releva de temps en temps la tête au-dessus du bain pour vérifier, à l'aide du thermomètre, la température. Quand l'animal fut retiré, M. Rotura introduisit son antidote dans le cou, sous la peau, à l'aide d'une petite seringue d'argent. C'était un liquide d'un vert pâle, obtenu, dit-on, par la décoloration de la racine de l'*Astragalus*, que l'on trouve dans l'Amérique du Sud. L'agneau fut à ce moment placé sur le dos; M. Rotura lui comprima les poches avec les genoux et les mains, de manière à imiter leur pression et leur expansion successives dans l'acte de la respiration. En dix minutes l'animal fit des efforts pour se dégager, et dès qu'il lui laissa libre il alla se réfriger, avec toutes les apparences de la santé, dans un petit jardin attenant à l'établissement.

On voit immédiatement, ajoute l'auteur de ce récit merveilleux, tout le parti qu'on peut tirer d'une semblable découverte. D'innombrables grands steamers pourraient emporter d'Australie en Angleterre des carcasses d'animaux « vivants » mais gelés, qui au débarquement on aura le choix d'envoyer dans des pâturages ou directement à l'abattoir.

